vaient ; méprisés au pays natal, mal reçus aux Etats-Unis, dont ils ne connaissaient pas la langue, les obligèrent de se grouper, de serrer leurs rangs afin d'opposer une résistance plus énergique aux attaques de l'intolérance.

D'abord, ces groupes eurent pour but de permettre à leurs membres de s'offrir de mutuelles consolations en parlant un peu de ce pays, toujours aimé, où cependant on les connaissait si mal. Plus tard, en constatant leur nombre, ils eurent conscience de leur force et se mirent ardemment à l'œuvre. Le travail de cohésion devint plus pratique sous l'influence des chefs que les circonstances avaient produits.

A cette époque, l'esprit national était trop fort pour que l'on songeât à rien faire sans sa sanction. On chôma les premières fêtes de la Saint-Jean-Baptiste, on convoqua les premières conventions nationales, enfin, avec Ferdinand Gagnon, on prêcha le rapatriement. Que de discours patriotiques furent prononcés ; tout le monde, alors, était orateur ! On travaillait pour un bon motif et chacun faisait ce qu'il pouvait. Heureusement, il y avait, parmi les âmes dirigeantes, des hommes de talent qui dominaient de toute la tête la foule des patriotes du temps. Et les noms des Gagnon, Houde, Martel, pour ne citer que les défunts, sont répétés par l'histoire de ces premières luttes. Il suffit encore de les évoquer pour soulever l'enthousiasme de nos réunions politiques et autres.

Vite on comprit, néanmoins, que prêcher le rapatriement était peine perdue. La même cause, défendue de nos jours par le gouvernement canadien, ne rencontre guère plus de succès. L'éloquence patriotique des nôtres se dirigea d'un autre côté, celui de la naturalisation. Et, si l'on songe que c'est à cette dernière que les franco-américains doivent l'amélioration qui s'est faite dans leur condition aux Etats-Unis, on est tenté de blâmer les nôtres pour le temps qu'ils ont perdu, dans la défence de la bonne cause, depuis bientôt trente ans.

Mais n'oublions pas que de tout ce passé, peu fécond en apparence, est sorti ce que nous appelons ici le nationalisme ",